LA CHASSE AU BITARD DES ÉTUDIANTS POITEVINS : PANURGE BACHELIER

par Christine ESCARMANT et Jean-Loïc LE QUELLEC

A Poitiers, se déroule une étrange cérémonie chaque année, à laquelle participent les étudiants de ladite Université ; au printemps, avant les fêtes de Pâques, l'*Ordre du Bitard* célèbre son animal vénéré, le Bitard, en procédant à des rites de chasse symbolique de l'animal fabuleux. Voici comment les étudiants présentent la procession et l'histoire de leur ordre :

> Le dieu des étudiants de Poitiers trouve ses origines dans les temps anciens, quand les dieux habitaient l'Olympe. Junon, épouse de Jupiter, fauta un jour avec un berger. Le courroux de son mari dut influencer le destin : elle enfanta dans la douleur. Son rejeton était un monstre : tête de fouine, corps de carpe, plumes de dindon, pattes de lièvre et palmes académiques. Cet être, dieu par sa mère, était le vénéré Bitard (L.S.T.). Pourtant Junon, horrifiée par l'aspect de son divin enfant, le projeta par dessus monts et vallées. Ce dernier tomba dans la forêt de Ligugé. Par de nombreux miracles, il y fit connaître sa nature divine aux autochtones. Ceux-ci lui rendirent un culte et bâtirent un sanctuaire en son honneur. Au cinquième siècle, saint Martin convertit de nombreux indigènes à sa religion. Le sanctuaire devint un couvent. Mais des initiés, refusant les idées nouvelles, s'enfuirent dans les bois avec les reliques du vénéré Bitard (L.S.T.). Ils enseignèrent leur religion à leurs enfants. C'est ainsi qu'au fil des siècles, leurs mystères furent transmis aux dignitaires de l'Ordre du vénéré Bitard (L.S.T.). Le culte est toujours célébré par les « escholiers fidèles » lors de réunions nocturnes et secrètes. Le Grand Bitardier est l'étudiant qui trouve le vénéré Bitard (L.S.T.) lors de la printanière chasse au Bitard (L.S.T.). Enfin, chaque Bitard connaît l'hymne au Bitard (L.S.T.). Les bitards se retrouvent dans un cadre privé pour leurs réunions qui sont mensuelles, secrètes, nocturnes. Le vénéré Bitard (LS.T.) y est vénéré. Chaque année en janvier, l'Ordre du Bitard (L.S.T.) présente ses vœux aux Poitevins à l'occasion de la Grande Quequette, ou la fanfare se déplace de bar en bar. C'est avec le Graillou, banquet ouvert, que l'Ordre du Bitard (L.S.T.) clôture l'année universitaire[1].

Juste avant la « chiade » (les examens de fin d'année), la Cloche de l'Université (la Cloche Anne) sonne le début d'une semaine de festivités. Un immense

---

[1] Site internet de *l'Ordre du Bitard*, vendredi 31 août 2001.

cortège s'ébranle alors dans la ville selon un parcours immuable et très précis, promenant la mascotte vénérée (fabriquée par un taxidermiste, le *Bitardus paradoxus*: une tête de fouine, un corps de carpe, une queue de paon, des pattes de blaireau). Lors de cette semaine largement alcoolisée, plusieurs élections et rites mystérieux se dérouleront dans la plus pure tradition rabelaisienne: on vote pour choisir «Le Grand Maître», «Le Grand Argentier», «Le Grand Trimbalier» (préposé à la boisson), on initie les simples «Chevaliers», et surtout, on baptise les faluches, ces bérets de velours noir, décorés de divers attributs symbolisant la vie universitaire de l'étudiant. Hymnes, chansons paillardes, banquets et virées nocturnes sont au programme toute la semaine[2].

Dans le programme de cette «Semaine Estudiantine», outre les fanfares, les apéros, la procession du Bitard, «de retour de sa mystérieuse migration»; le bal populaire, le rallye, etc., les étudiants vont banqueter sur la Pierre Levée citée par Rabelais. La chasse au Bitard a lieu en fin de semaine, dans le bois de Chanteloup. L'étudiant qui découvre le Bitard, caché dans les fourrés, devient le Grand Bitardier. Il est le bras droit du Grand Maître. L'ordre du Bitard est composé de dignitaires (chevaliers et commandeurs), de novices et de chabousses[3]. L'étudiant qui veut devenir Bitard se présente aux dignitaires s'il manifeste des aptitudes, il devient dignitaire et est intronisé chevalier, puis, commandeur.

Il se trouve que le texte de Rabelais contient deux occurrences du mot *bitar*, auxquelles nous rajouterons le terme de *buours* (variante *buor* en poitevin) et celui de *biterne*. Le bitard qu'il faut chasser est présenté actuellement comme un animal monstrueux, hybride, composite, mi-oiseau mi-quadrupède (buse-taureau) – voire mi-quadrupède mi-poisson? (bœuf d'eau) – ce qui correspond tout à fait au butor vrai, puisqu'il s'agit en réalité d'un oiseau qu'on ne voit jamais voler, et qui ne se fait connaître que par des mugissements de boviné.

Le mot «bitar», dont l'orthographe contemporaine est «bitard» et dont il existe un féminin «bitarde»[4] désignant aussi un oiseau fantastique, est considéré comme étant issu étymologiquement du latin *avis tarda* («oiseau lent») désignant l'outarde[5] (*ostarde* au XIVe siècle, *otarde* et *oultarde* au XVIe) avec aphé-

---

2 Site internet de la *Mairie de Poitiers*.

3 En Poitou, le mot «chabousse» désigne les fanes de légumes dont on consomme les racines et, par extension, la touffe des poils du pubis (Ulysse Dubois, Jean Duguet, Jean-François Migaud et Michel Renaud, *Glossaire des parlers populaires de Poitou, Aunis, Saintonge, Angoumois*, Saint-Jean-d'Angély, Société d'Etudes Folkloriques du Centre-Ouest, 1992, t. 1, p. 161).

4 Ernest Pérochon, *Le chanteur de vilannelles*: «Si ton vautnéant de père était revenu de courir la bitarde, il t'aurait fait chanter une autre gamme», Paris, Plon, 1943, p. 91.

5 C'était l'avis de l'abbé Lalanne qui, dans son *Glossaire du patois poitevin* (Niort, Mémoires de la société des Antiquaires de l'Ouest, 1867, t. 32, p. 47) s'appuie sur Du Cange: «Bitard., s.m.: outarde, oiseau de passage. Vend[ée], Fontenay[le-Comte]. Basse latinité: *bistarda, avis quæ degit in acqua, avis tarda (Duc[ange])*». Pierre Rézeau, spécialiste du poitevin, donne également *avis tarda* pour étymon de «bitard» (*Un patois de Vendée. Le parler rural de Vouvant*, Paris, Klincksieck 1976, p. 232, et *Dictionnaire des régionalismes de l'ouest entre Loire et Gironde*, Paris/Les Sables-d'Olonne, CNRS/Le Cercle d'Or, 1984, p. 63). Voir aussi Walter von Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1948, t. I, p. 188, s.v.

rèse d'un terme portugais originaire, *betarda*, qui donnerait un *abetarda*, pour retomber sur l'outarde moderne[6]. Il est vrai que ce terme peut désigner une outarde mais il est également exact qu'il peut aussi désigner un oiseau d'assez grande taille, le Butor Etoilé ou Grand Butor (*Botaurus stellaris*), sorte d'ardéidé pêcheur habitant les marais et dont le plumage est brun tacheté et strié de noir. Cet oiseau a la particularité d'émettre un grognement grave qui ressemble à un beuglement ou à une corne de brume. Or, le butor est appelé localement, et notamment en Poitou et en Vendée, *buor*, *buour* ou *buard* en Anjou[7], *bitor*, *bitor* en Cévennes et dans le Gard[8], *bitar*, *biar* et *buor* en Charente[9], *bior* en Saintonge[10], *bihour* en Berry et Sologne[11], *bitur* en Charente et Deux-Sèvres[12]. Nous retrouvons donc le butor sous la forme poitevine *buours*, glosée effectivement «butor» au chapitre XXXVII du *Gargantua*, dans la liste des gibiers offerts par Grandgousier, liste où l'on retrouve le terme *hostarde*, soit «outarde».

Les deux occurrences de «bitar», respectivement au chapitre XXVI et XXVII de *Pantagruel*, sont glosées «outarde». Or, au chapitre XXVI, il s'agit d'une liste de gibiers attrapés par Carpalim:

> Et en courant print de ses mains en l'air quatre grandes
> Otardes,
> Sept bitars
> Vingt et six perdrys grises, etc[13].

Dans la mesure où, dans cette liste, figure déjà le mot *outarde* sous la forme *otarde*, on ne comprend pas pourquoi il faudrait considérer que *bitar* réfère également à «outarde». Nous proposons donc plutôt le renvoi au référent «butor»; dans cette logique, nous proposons pour l'occurrence *bitar* du chapitre suivant XXVII, inclus dans la même séquence narrative que le chapitre XXVI, le même renvoi à «butor», plutôt qu'à «outarde». Le *bitar* du texte rabelaisien serait-il alors l'ancêtre du «bitard» des étudiants poitevins et, par voie de conséquence, le rituel de la «chasse au bitard» des jeunes gens serait-il une sur-

---

avis tarda: «1. Afr. *Ostarde,* apr. *austarda*, nfr. *Outarde*, npr. pr. *Estardo*, gask. *Ostardo.* – 2. Aus ait. *Bistarda* entlehnt afr. mfr. Deux-Sèvres. Marne: *bistarde*, nfr. *Buitarde* Littré, poit. Aube: *bitard*, Gaye: *bîtard*».

6 Par exemple: «BITARD: On appelle ainsi dans le Poitou une otarde. D'*Avis tarda, avistarda, vistarda, bistarda, bitardus, bitard*» (Gilles Ménage, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, Briasson, 1750, p. 199).

7 Eugène Rolland, *Faune populaire de la France*, Paris, Maisonneuve et Larose, t. II, p. 376 (d'apr. Millet).

8 Rolland, p. 376.

9 Dubois, Duguet, Migaud et Renaud, *op. cit.*, t. I, p. 109 et Rolland, p. 376 (d'apr. Lesson).

10 Rolland, p. 376.

11 Rolland, p. 376.

12 Collectif (Groupe Ornithologique des Deux-Sèvres), *Oiseaux nicheurs des Deux-Sèvres*, Niort, Conseil général des Deux-Sèvres, 1992, p. 49.

13 Rabelais, *op. cit.*, p. 305.

vivance d'un autre rituel de chasse, très fréquent au Moyen Age et à la Renaissance, dans le cadre très codé des bachelleries poitevines?

Une des nombreuses activités festives et rituelles auxquelles s'adonnent ces organisations de jeunesse qui comportent majoritairement des célibataires (d'où le terme de *bachelor* en anglais), soit des jeunes gens et jeunes filles non encore mariés, est justement la chasse à l'oiseau sacré, génériquement appelé en français « roitelet »[14], de formes franciennes et savantes comme *reietel, rété, roiet* (lat. *regulus*), alors que les noms populaires de l'oiseau fabuleux, plus anciennes, sont innombrables, depuis les formes du type « roi du monde », jusqu'aux appellations du type « Roi Petaud », « Roi Peteret », sur lesquelles nous reviendrons plus loin.

L'agencement et les composantes de la chasse au Bitard contemporaine reprennent, en l'agrémentant d'activités d'intronisation diverses, une des activités rituelles essentielles des anciennes bachelleries du Centre-Ouest de la France, telles que Nicole Pellegrin les présente et les décrit dans son ouvrage de référence sur les bachelleries et leur évolution entre le XVe et le XVIe siècles.

Le bachelage est une étape transitoire dans la vie d'un homme et l'état de mariage est le but vers lequel tendent tous ceux qui ne se vouent pas à l'Eglise. Il est donc plus important aux yeux de la société, de quitter la bachellerie que d'y entrer. La bachellerie est un corps, une personnalité civile, avec un statut et une organisation très précis, des droits et des devoirs, des activités qui consistent d'une manière générale à financer une partie ou la totalité de certaines fêtes par les prélèvements à des catégories bien identifiées de la population et par des échanges de biens et de privilèges. Citons cet extrait d'une lettre de rémission accordée à de jeunes bacheliers de Saint-Mars-de-la-Réorthe, en 1478:

> Par les paroisses du bas-pays de Poictou, les jeunes compaignons que on appelle bacheliers à marier, ont accoustumé tous les ans à chacune feste de Penthecoustes eulx assembler joyeusement et faire entre eulx, par eslection, en chacune paroisse et assemble, ung roy des bachelliers, qui a la charge, gouvernement et administration du cierge et luminaire des dix bachelliers[15].

L'origine du terme *bachelier* est discutée; parmi les étymologies possibles, on peut retenir celle de *bacillus* ou *baculus*, le bâton pouvant servir à escrimer ou à symboliser une dignité nouvelles, et connotant les battues que les bacheliers entreprennent, effectivement armés d'un bâton, pour chasser le roitelet afin de procéder à l'élection d'un roi[16]. L'activité rituelle et symbolique des bachelleries

---

[14] Sur le roitelet, voir la thèse monumentale de Sylvie Müller, *Le Roitelet: vie et mort dans le rituel et les contes irlandais. Essai sur l'évolution des représentations des rapports nature-culture et homme-femme*. Université de Nice – Sophia Antipolis, Thèse de Doctorat d'Etat, 1993, 1792 p.

[15] Nicole Pellegrin, *Les Bachelleries, Organisations et fêtes de la jeunesse dans le Centre-Ouest XVe-XVIe siècles*, Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest, tome XVI, 1982, p.78.

[16] Un étymon celtique **bacalâcos* évoquant l'idée de « bâton, houlette de berger » a été proposé, qui présente de sérieuses difficultés, notamment phonétiques, mais le dossier folklorique lui donne un poids dont les autres ne bénéficient nullement (*Dictionnaire Historique de la Langue Française*, Paris, Robert, 1992, p. 159, s.v. « Bachelier »).

auprès des jeunes mariés et dans le cadre des noces est essentielle, ce que nous n'aurons pas le temps de développer ici, mais disons simplement qu'elle consiste à engager des charivaris, par exemple auprès des cocus, à réclamer de l'argent et, le jour du mariage, à frapper de coups de poings les assistants et les mariés, comme cela est facétieusement et savoureusement raconté aux chapitres XII à XV du *Quart Livre*.

Sur le plan étymologique et sans examiner tous les passages où les bachelleries sont évoquées dans le récit rabelaisien, travail que nous menons actuellement, la famille du mot « bachellerie » apparaît plusieurs fois dans les romans, sous l'occurrence « bachelier », « bachelette », et si ce terme n'apparaît pas pour désigner Panurge, ce dernier présente toutes les caractéristiques du bachelier, notamment parce qu'il est célibataire, qu'il s'adonne à certaines activités typiques comme les farces, les banquets, qu'il participe à des charivaris et qu'il cherche à se marier.

Mais revenons à notre chasse au roitelet qui a inspiré la chasse au bitard contemporaine. C'est un jeu rituel classique et fréquent des bachelleries parmi d'innombrables activités festives et ludiques dont les joutes à cheval, la soule, l'esteuf, la quintaine, « fesser le mouton », « casser le pot », les boules, les quilles, la crosse, etc. Le Roybry, autre nom populaire du roitelet, est « l'obligation d'attraper un oiseau aux fonctions mythiques et calendaires précises, et d'en faire un très solennel hommage au seigneur »:

> Item icelluy qui prend le roy Bertault quand il le présente au dit prieur, doibt avoir une payre de gans blancs neufs en ses mains lesquels avecq le dit oisellet demeurent au dit prieur. Et sont tenus les dits bachelliers de prendre le dit oisellet depuis le jour saint etienne jusqu'au premier jour de l'an et sont tenus les dits bacheliers entretenir le siege du bassin devant l'hostel de Nostre Dame de pitié en la dite eglise de Naintré[17].

Dans sa forme, l'offrande du roitelet est issue des traditions médiévales de foi et d'hommage mais l'intention facétieuse y est maintenue, car l'oiseau, ordinairement de petite taille, sera néanmoins sacré roi du monde: c'est donc un géant de petite taille qui est attrapé, attaché à des cordes sur un chariot traîné par des bœufs. Ce sont des mariés en premières noces qui, souvent, doivent porter le roitelet à celui qui fait office de suzerain, ou bien des jeunes enfants ou adolescents:

> La ville et faux bourgs de Chasteau-Poinsac (Ponsac) ne paie aultre rente et debvoir à l'abbé et seigneur du dit lieu sinon que le premier jour de l'an le matin les jeunes hommes de la ville vont courir un roytelet aultrement Royberit, puis l'ayant pris le presentent à la grand messe au dit abbé sil est present et par son absence au juge du dit lieu, procureur fiscal et greffier, disant l'avoir pris bonnement et loyallement et à la course, et lors le juge les

[17] Le Comte Jaubert, *Glossaire du centre de la France*, Paris, Impr. et librairies centrales de Napoléon Chaix, 1864.

> interroge et les fait jurer s'ils l'ont pris vif sans l'avoir arquebusé ou tué à coups de flèche et pris de bonne guerre. Ce qui se fait au juge au commencement de la grand messe, et celui qui la pris est appellé roy, doit un pot de vin et un pain à ceux qui l'ont assisté à l'issue de la messe à laquelle il porte ledit roytelet attaché à un laurier avec rubans de toutes les couleurs accompagné de la jeunesse, d'aubois et cornemuses et vont à l'offerte ledit roy avec le dit laurier avec le dit roytelet, et à l'issue de la dite grande messe le juge fait procès-verbal de tout et moyennant ce tous les habitans de la dicte ville et fauxbourgs demeurent deschargés de toutes rentes et debvoirs tels qu'ils soient envers le dit seigneur du Chasteau-Poinsac[18].

Qu'est-ce qui nous permet d'affirmer que la « chasse au bitar » mentionnée dans le texte rabelaisien est bien une évocation de la chasse au roitelet telle qu'elle est pratiquée par les bachelleries poitevines et qu'elle est donc l'ancêtre de la chasse au Bitard contemporaine ? Même si nous n'avons pu analyser ici les nombreuses légendes poitevines de « chasses au Bitard » ou « à la mitarde[19] », travail que Jean Loïc Le Quellec réserve à une étude du légendaire des oiseaux en France, nous venons de voir qu'étymologiquement *bitard* a toutes chances d'être le butor, et maintenant nous devons déterminer pourquoi le butor a de fortes chances d'être le roitelet, transformé en oiseau composite et fantastique dans les « chasses au Bitard » contemporaines. Tout d'abord, nous possédons une attestation de chasse traditionnelle au roitelet autrement appelée le « tir au papegault », qui survivait encore au XIXe siècle en Poitou, particulièrement à Noirmoutier et aux environs de Niort, sous des formes euphémisées telles que les mentionne Sébillot dans le tome III du *Folklore de France* (pp. 246-247), prouvant que ce type de chasse, particulièrement bien attesté au XVIIe siècle[20], a perduré jusqu'au XIXe [21]. Et l'on possède aussi un exemple poitevin de chasse au *butor* ou *bitar*, selon les décisions de la transcription française des prononciations vocaliques poitevines fluctuantes et non existantes dans la langue idéale de référence. Il s'agit d'une mention donnée par un acte du 7 mars 1393, selon lequel, lors de l'élection du « roy de bachellerie », à Coulon, les jeunes gens offraient deux « buors [ou butors] que doit le roy de Coulons pour le droit de reaulté de la bachelerie ausdits chevalier et escuyer en chascune feste de Trinité Notre Seigneur au changement dudit roy »[22].

---

18 Cité par N. Pellegrin, *op. cit.*, pp. 165-166.

19 *Mitarde* et *mitouarde* sont des variantes de *bitarde* attestées en Vienne (*mitarde*) et dans les Deux-Sèvres (*mitouarde*). Cf. *Dubois et al.*, 1992, t. II, p. 252 ; et M. & N. Morin, « Le bestiaire légendaire poitevin », dans *Bestiaire poitevin*, Prahecq, U.P.C.P., 1984, p. 229.

20 Voir l'inventaire de ces chasses dans Jean-Loïc Le Quellec, « Le roi des oiseaux : Rabertàud, Sibbus, Garuda et Rokh », *Actes du XVIe Congrès de Mythologie Française*, Herbeumont (Belgique), *Bulletin de la Société de Mythologie Française*, 181-182, 1996, pp. 81-108.

21 Et même jusqu'au XXIe, puisqu'en Poitou le rituel des conscrits partant « aux poules », en prolonge la tradition.

22 Accord entre Tristan de Verrue, chevalier, et Huguet de Payré, écuyer ; Archives nationales, H^4^ 3215 ; document cité par Henri Clouzot, *Les Marais de la Sèvre niortaise et du Lay du Xe*

Ce rôle de substitut au roitelet joué par le butor poitevin se justifie aussi sur le plan étymologique: *butor*, venant du latin *butio*, avec des vocalisations très variables sur le territoire français répertoriées par Von Wartburg dans son dictionnaire étymologique du français, serait issu, selon l'étymologie actuellement admise, du latin populaire *buti-taurus*, «buse-taureau». Cette appellation évoque le cri du butor mentionné plus haut, cri à cause duquel cet oiseau est encore appelé de nos jours «bœuf d'eau, bœuf de marais, taureau d'étang, mugisseur»[23], suivant une comparaison déjà utilisée par Pline à propos du nom du butor en Arles: *taurus*[24]. L'attention apportée au cri de cet oiseau, aussi étrange qu'inquiétant[25], se justifie par le fait que cet ardéidé est très difficile à observer et qu'il ne se repère généralement que par son chant... d'où la difficulté à le chasser. Or, cette étymologie est intéressante pour notre propos si on la rapproche des gloses latino-anglo-saxonnes qui donnent sous *wrenna* (roitelet): *bitoius, vel pintorius, bitorius, regulus et bitriscus*[26]. Ce dernier terme est attesté au VIIe siècle et remonte à un celtique *biturix*, «Roi du monde», d'où l'hypothèse de Du Cange selon laquelle le nom de *butor* pourrait avoir quelque parenté avec le même *bitriscus* qui désignait le roitelet: «*saxonibus werna est regulus avis. Forte ardea quam nostri buto uocant*»[27]. Une telle parenté s'affirme du reste nettement en espagnol, où *bitor* désigne le butor, et *bitorrá* le roitelet[28]... et l'on sait que Pline l'Ancien donnait le nom du butor comme étant d'origine espagnole.

Nous resserrerions encore plus l'évocation de *butor* dans les chapitres successifs XXVI et XXVII si nous ajoutions aux deux *bitars* la mention de «biterne», dans l'expression «au diable de biterne», lancée par Carpalim, notre chasseur de venaisons, à propos du désir de Panurge de «braqmarder toutes les putains», désir partagé par Carpalim lui-même. Dans les gloses lexicales de

---

siècle à la fin du XVIe siècle, Champion, Clouzot, 1904, p. 137 et n. 3. A propos de ces *buors*, Clouzot note: «Ce sont les buours dont Grandgousier festoyait ses hôtes», v. *Gargantua*, ch. XXXVII»).

23 V. Pierre Cabard et Bernard Chauvet, *L'étymologie des noms d'oiseaux. Origine et sens des noms des oiseaux en Europe*, Saint-Yireix, Eveil Editeur, 1995, p. 19: «Butor (12e s.): du latin *bos* = bœuf et *taurus* = taureau, et du verbe *butio* = crier «bou» comme le butor [...] *Stellaris* et étoilé se rapporte à ses taches et rayures blanches.»

24 Pline (*H.N.*, L. X, cap. 42): «*Est qua boum mugitus imitetur, in Arelatensi agro* taurus *appellata.*»

25 Plusieurs folkloristes ont insisté sur la terreur qu'il provoquait chez les villageois, lorsque ceux-ci l'entendaient la nuit (Edward A. Amstrong, *The Folklore of birds, An Enquiry into the Origin & Distribution of some Magico-Religious Traditions*, New York, Dober Publications, 1970, p. 222 – voir aussi Ernst & Luise Gattiker, *Die Vögel im Volksglauben, Eine Volkskunsliche Sammlung aus verschiedenen europäischen Ländern von der Antike bis Heute*, Wiesbaden, Aula Verlag, 1989, p. 550).

26 Alice Brügger, *Les noms du Roitelet en France*, Zurich, Société Suisse du Grutli, 1922, p. 35.

27 Du Cange (Charles Du Fresne), *Glossarium mediae et infimae latinitatis* (1937-1938), Paris, Librairie des Sciences et des Arts, 10 vol., *s. v. «wrenna»*.

28 Michel Desfayes, *Origine des noms des oiseaux et des mammifères d'Europe, y compris l'espèce humaine*, Saint-Maurice, Editions Pillet, 2000, p. 31.

certaines éditions, on fait remonter ce mot de *biterne* à « Viterbe », pour signifier l'expression « au diable Vauvert ». Nous proposerions plutôt l'expression « au diable de butor », ou « au diable de bitar », dans la mesure où « biterne » équivaut, *via* le français *biterne*, à l'anglais *bittern*, lui-même issu du latin *butorius*, c'est à dire notre *butor-bitar*, ou bœuf des marais, indifféremment appelé *bittur, bittor, bittour, bittourn* ou *bittern* en anglais[29]. De plus, le roitelet ou bitard-butor, porte aussi des noms populaires du type Bertaud, Rabertaud, Roi Bert, Roi Bertaud, Re de Béra, etc., et le plus fameux d'entre eux, Robert, est l'un des noms du diable. Le roitelet ou « roi bitard », si on explicite le mot Robert dans ce sens, est par ailleurs bien assimilé dans de nombreux contes avec le diable [Robert] dont il possède des pouvoirs maléfiques, ce qui justifierait d'autant plus la redondance de l'expression « Diable de Biterne » que le cri du butor est renommé être de mauvais augure. Le sens libre de l'expression est renforcé par le contexte et par le fait que quelques récits sur le bitard expliquent que son mugissement caractéristique vient du fait que l'oiseau met son bec dans la tige de plantes marécageuses, comme le roseau, pour imiter le bruit du taureau[30], autrement dit pour « corner » ou « encorner », comme on le dit pour « sonner la corne ». Le son du roitelet poitevin prend tout son sens rituel si on le resitue dans le cadre des cérémonies bachellières du charivari, à l'encontre des nouveaux mariés ou des cocus, de nombreux instruments imitant le bruit de la corne de brume, et le charivari lui-même étant appelé dans certains cas l'encornement. Les meneurs de charivari, encore appelés *charibatàuds* en Poitou, ayant coutume de « corner » les *maumariées*, en s'efforçant de faire le plus de bruit possible à leur fenêtre durant la nuit des noces, se comportent ainsi comme des «*bruitors*»... terme qui, fort justement, correspond à l'un des noms du butor[31].

Si on admet donc que le « bitard » rabelaisien est une allusion à la chasse rituelle du roitelet telle qu'elle s'exerçait autrefois dans le cadre des bachelleries

---

29 Charles Swainson, *Provincial names and folk lore of British Birds*, London, Trübner & C°, 1885, p. 146. *Buttour* et *Bittour* apparaissent chez Turner (1544), *bittur* chez Spenser (*Faerie queene*), *bitter* chez Drayton (*Polyolbion*), *bittour* et *bittern* chez Willughby (1678). Voir Kirke Swann, *A Dictionary of English and Folk-names of British Birds*, London, Witherby & C° 1913, p. 18.

30 Ainsi l'attestent ces deux vers de Dryden (cités par Swainson, 1885, p. 146):

Then to the water's brink she laid her head,
And as a Bittern bumps within a reed.

De même ceux de Henry Peacham dans sa *Minerva Britanna* (London, 1612, p. 63):

The Fenny Bitter, that delights to breed
In thickest sedge, by moore, and riverside,
By thrusting low his bill into a reede,
All summer long, at morne and eventide:
Though neere, yet makes farre seeming such a sound
That oft it doth, the Passenger astound.

Voir aussi Beryl Rowland, *Birds with human souls*, Knoxville, The University of Tenessee Press, 1978, pp. 9-10.

31 Von Wartburg, *op. cit.*, p. 656.

et par influence dans le cadre estudiantin auprès des écoliers de Poitiers qui sont des bacheliers eu égard à leur classe d'âge, on peut comprendre pourquoi les bitards des XXe et XXIe siècles se sont inspirés de Rabelais pour réhabiliter un rituel de chasse initiatique qui existait bien avant le XXe siècle et bien avant Rabelais lui-même. Il y aurait eu amalgame ou croisement entre les rituels classiques des bacheliers qui chassent avec leur bâton, pour élire leur propre roitelet, qui visitent avec ce roitelet, pris par l'un d'entre eux, les jeunes mariés de l'année, entre deux cérémonies d'élection bachellière, avec force charivari, et les rituels des étudiants de Poitiers, qui suivent le trajet décrit par Rabelais: ce trajet passe d'ailleurs par des lieux légendaires tels que l'on pourrait reconstituer éventuellement un trajet de chasse initiatique, depuis Croutelle où l'on s'adonne au culte de Saint Braillard pour calmer les enfants criards, en passant par Passelourdin, dans la paroisse de Saint Benoît, où Sainte Radegonde, version christianisée de Mélusine, a décroché des pans d'un rocher qui boit; à cet endroit, une caverne est creusée, endroit réputé depuis toujours pour servir à des bizutages: sauts sur les rochers, arrêt ultime à la Pierre Levée du Nord-Est de Poitiers, où la même Radegonde dépose les rochers altérés[32], construit le dolmen fameux où les étudiants contemporains, à la suite de leurs ancêtres, amènent et déposent le Bitard, pour le vénérer. Cette pratique est peut-être une survivance des rituels de fécondité liés à cette pierre, le jour de la Sainte Radegonde (14 août) et une survivance certaine de cultes des morts avec lesquels on partage un banquet, avec lesquels on trinque, ce qui pour les mythologues correspond à un échange psychopompe entre les vivants et les morts de l'au-delà.

Sur le thème du roitelet, examinons maintenant un autre passage de rituel bachelier, évoqué énigmatiquement par Rabelais au chapitre VI du *Tiers Livre*, «Pourquoy les nouveaulx mariez estoient exemptz d'aller en guerre». Afin de commenter la raison pour laquelle on envoie un jeune marié de l'année se reposer chez un oncle ou une tante, après «les activités vénériennes» pour «vacquer» «à production de lignage», et faire «provision de heritiers»[33], Panurge fait le commentaire suivant:

> Qu'ainsi soit nous voyons encores maintenant entre autres reliques et monumens d'antiquité, qu'en toutes bonnes maisons après ne sçay quantz iours l'on envoye ces nouveaux mariez veoir leur oncle: pour les absenter de leurs femmes, et ce pendent soy reposer, et de rechief se avitailler pour mieux au retour combatre: quoy que souvent ilz n'ayent ne oncle ne tante. En pareille forme que le roy Petault après la iournée des Cornabons, ne nous cassa proprement parlant, ie diz moy et Courcaillet, mais nous envoya refraischir en nos maisons. Il est encores cherchant la sienne[34].

---

32 Le lieu du roc qui boit à midi et assèche les prés alentour est aussi le lieu où sainte Radegonde, frappant la roche de son talon, fait jaillir du lait pour les nourrissons.

33 Rabelais, *Tiers Livre*, chap. VI, Gallimard, 1994, p. 370.

34 *Idem*, p. 371.

Le roi Petault est un nom courant du roitelet, et donc de celui qui l'a chassé, puisque le roitelet par excellence c'est l'homme lui-même. Roi Petaud ou Roi Peteret signifie « Maître des pets », ceux que provoque la consommation rituelle d'aliments flatulents, le roitelet ayant, comme l'ours calendaire de carnaval lors de sa deshibernation, l'apanage de faire des pets qui annoncent le printemps. Ces pets sont liés à la circulation des âmes et des souffles en temps de carnaval, circulation également assurée par les fols et leur *folliculus* rempli d'air, tel que le glose Rabelais dans son Prologue du *Cinquiesme Livre*. Nous devons ici signaler que le roitelet ou roi Bitard, ou Roi Petault, était promené en procession, soit sur un char, un palanquin, soit au bout d'une perche, et que la procession des bacheliers va présenter l'oiseau aux habitants du village, principalement aux jeunes mariés de l'année auprès de qui ils quêtent, en échange d'une fécondité attendue, fécondité assurée également par une autre cérémonie, le charivari, et à laquelle peut échapper le jeune couple, s'il paie une rétribution aux bacheliers. Si l'on revient à notre phrase énigmatique, l'allusion au charivari pourrait être assurée par le terme de « cornabon » ou « cornabouc », qui désigne un instrument de musique charivarique. C'est une corne de petit bouc ou bouquin dans laquelle on souffle, c'est-à-dire par laquelle on « encorne » les jeunes mariés.

Le nom propre de Courcaillet est intéressant à plus d'un titre. Il désignerait un appeau pour imiter le bruit de la caille (L. Sainéan en parle). C'est un terme poitevin. Voici comment le définit Pierre Belon au chapitre de la caille :

> Les hommes ont inventé certains petits instruments de cuir et d'os, nommez courcaillets, qui peuvent exprimer la voix de la caille ; la quelle, oyant le courcaillet, pensant que ce soit les femelles, et voulant les venir trouver, tombe dans les filets[35].

Or la caille est proverbialement « chaude », c'est-à-dire ardente en amour – ce qu'affirment déjà Elien[36] et Aristote[37], d'où l'usage du terme pour désigner une femme frivole ou fort amoureuse, alors que le mot *courquaille* a désigné un lieu de débauche, comme cela apparaît en 1508 dans *Livre de la deablerie* d'Eloy d'Amerval[38] :

> Les aultres vont par ces clapiers
> Coquebillets, bordeaux, courquailles,
> Dont sont plus chaulx que belles quailles.

---

35 *Les observations de plusieurs singularitez & choses memorables trouvées en Grece, Asie, Inde, Egypte, Arabie & autres pays estranges, Redigées en trois Livres, par Pierre Belon du Mans. Reveuz de rechef, & augmentez de figures, avec une nouvelle Table de toutes les matières traictées en Iceux.* En Anvers, De l'Imprimerie de Christophe Plantin, 1555, p. 183.

36 « Ce sont les oiseaux les plus incontinents à cause de leur passion effrenée pour les femelles et de leur perpétuelle soumission à la luxure » (Elien, IV, 1).

37 « Le genre perdrix est très enclin à exécuter l'acte amoureux » (Aristote, I, 1, 488b).

38 Eloy d'Amerval, *Le Livre de la deablerie*, Paris, Michel Le Noir, 1508, 1, 25b.

En Poitou particulièrement, le sens libre du terme se renforce du fait qu'une *courcaillette* désigne une caille, et que l'expression *à courcaillet* veut dire « à califourchon »[39] ... Eugène Rolland ajoute que *carcaillou*, autre nom de l'appeau à cailles, « a en même temps un sens phallique »[40]. Ces connotations sont du reste partiellement passées en anglais, où *callet* a désigné une prostituée. L'instrument « carcaillet » dont se servaient les braconniers pour attirer les cailles était formé d'une peau de taupe cousue comme une outre et à laquelle était adaptée une sorte de sifflet. Cette peau étant gonflée au moyen de la bouche, on imitait ainsi parfaitement le chant de la caille. Les anciens naturalistes (Pline, Aristote), qu'assurément Rabelais avait lus, affirment qu'au moment de leurs migrations, les cailles se choisissent un roi, afin qu'il les guide dans leur long voyage et les protège contre les rapaces[41]. Ce « Roi des cailles », également désigné sous les noms d'*Ortygometre* ou *Cychrame*, est traditionnellement identifié au râle des genêts[42], et il est au moins curieux de constater d'une part que ce dernier oiseau, de par son aspect, son habitat et son cri étrange permettant seul de le repérer, ressemble fort au butor dont nous avons vu qu'il était un *alter ego* du roitelet alias « roy Petault » ou péteur, et d'autre part que, de l'Antiquité à la Renaissance, la caille a régulièrement été confondue avec la perdrix[43], tout aussi luxurieuse qu'elle[44] et surtout, étymologiquement, « péteuse »[45], elle aussi. La caille ou carcaillet désigne donc une femme frivole, babillarde. Ainsi, *Carcaillet* est un oiseau dont la réputation n'est plus à faire en amour, et qui a coutume d'élire un roi des oiseaux ; qu'il apparaisse dans notre passage n'est donc pas pour nous surprendre. Le personnage appelé Courcaillet, qui rentre au logis se reposer avec Panurge, serait ainsi soit une caille, c'est-à-dire une fille, une bachelette ou une femme mariée que Panurge amène avec lui aux jeux des bacheliers comme c'est attesté, ou bien aux jeux amoureux ; ce nom peut aussi désigner l'instrument décrit pour participer à des charivaris de bacheliers auprès de jeunes mariés qui sont restés chez eux pour engendrer leur lignage. Il pourrait aussi évoquer un compagnon bachelier portant ce surnom à cause de son habileté au maniement du courcaillet lors des chasses aux cailles, substituts de la chasse au roitelet dans

---

39 Vianney Pivetea, *Dictionnaire du Poitevin-saintongeais. Parlers de Vendée, Deux-Sèvres, Vienne, Charente, Charente-Maritime, nord Gironde, sud Loire-Atlantique*, Mougon, Geste Editions, 1996, p. 97, s.v. « courcallét » et « courcalléte »

40 Rolland, vol. II, p. 340.

41 Voir notamment Pline, *H.N.*, Lib. X, 33.

42 Désigné par des termes ayant même signification en Italie, Espagne, Allemagne, Luxembourg... (Rolland, vol. II, p. 364).

43 Louis Charbonneau-Lassay, *Le bestiaire du Christ*, Paris, Desclée de Brouwer, 1940, p. 506.

44 Cf. Aristote (IX, 614a) : « La perspective de l'acte sexuel affole tellement les mâles des perdrix et ceux des cailles qu'il leur arrive de voler vers le chasseur et de se poser sur sa tête ». *Cf.* aussi Pline, *H.N.*, Lib. X, 102 (33). Au XIIIe siècle, Brunet Latin écrit dans son *petit bestiaire* que « Perdrix est moult tricheresse et luxurieuse. Et disent maintes gens que quand la femelle a chaude volonté, elle conçoit du vent seulement ».

45 Le mot « perdrix » vient du latin *perdix, perdicem*, transcrivant le grec *perdix* dérivé du verbe *Perdesthai* « péter ».

la mesure où, ne découvrant pas toujours ce dernier, les bacheliers ont fini par prendre n'importe quel oiseau trouvé sur place, afin de ne pas manquer d'assurer la fonction autrefois calendaire et magique tenue par cette élection, maintenant réduite aux cérémonies de bizutage pour les jeunes étudiants poitevins.

Villefranche-du-Périgord